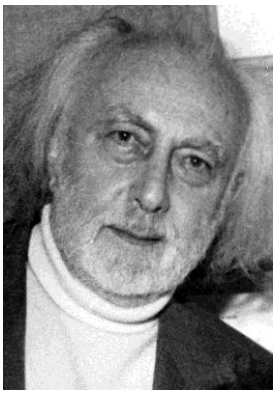
« Je suis Polonais. Juif. J'ai vécu dans les camps. Je m'appelle en poésie
Bruno Durocher. »

Aperçu de la vie et de l'œuvre de Bronisław Kamiński.



***

« La poésie n'est pas l'art mais une voix / qui jaillit du fond de Dieu. » assène une des voix majeures de la poésie du XXème siècle - un grand siècle en poésie, je peux en témoigner - qui s'est donné pour nom en langue française Bruno Durocher.

J'ai commencé à lire Bruno Durocher et la revue Caractères dès la fin des années soixante. Les revues de poésie étaient alors une manne prodigieuse à dévorer pour ceux qui, comme moi, voyaient le monde dans ce qu'en révélait la littérature et en particulier la poésie.
J'ai lié ainsi des relations de connivence parfois d'amitié avec les poètes découverts dans les revues Traces, La Tour de Feu et Caractères.

Mais ce n'est qu'en 1982 que je suis allé, à Paris, à la rencontre de l'éditeur de Caractères, nom de la revue et des éditions éponymes, le poète Bruno Durocher.

J'ignorais alors que je demeurerais une semaine d'une intensité inoubliable, au siège des éditions Caractères qui tenait lieu également de galerie d'art, 7 rue de l'Arbalète dans le 5ème arrondissement. En effet, les éditions Caractères allaient publier un de mes recueils « L'Homme de Parole ».

Bruno Durocher avait en mémoire mes poèmes et en parlait avec plus de pertinence que moi-même. Il évoqua les poètes qu'il avait publiés et qui ont fait l'objet de l'Histoire de la poésie du XXème siècle. Il m'invita, après m'avoir offert quelques livres, à m'installer dans la Galerie pour lire les parutions Caractères que je voulais. Ce que je fis au fil des jours. C'est lui qui décidait de la conversation, toujours autour des poètes qu'il avait fréquentés. Un panorama des poètes du XXème siècle qui, chez moi occupaient déjà la quasi totalité de ma bibliothèque.
Ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'il parla de lui et m'entraîna vers sa presse à imprimer, m'assurant que le maniement n'était pas trop difficile et que bientôt il faudrait que quelqu'un reprenne ce travail d'imprimerie des éditions Caractères. Alors pourquoi pas moi ? Impossible en raison de mon incurie pour les choses pratiques, m'empressai-je de lui répondre. Sa proposition, très incongrue car je n'avais aucune

compétence technique dans l'imprimerie traditionnelle, témoignait de l'intérêt qu'il m'accordait.

Il me parla alors de sa vie, pleine de la fureur de la révolte et de douleurs.

Le dernier jour, il m'installa auprès d'une petite table et m'apporta un très beau livre d'artiste de **Luc Bérimont « Le Grenier des Caravanes »** avec des bois gravés de Roger Toulouse. J'eus le privilège de lire ce livre magnifique tiré dans cette édition à peu d'exemplaires destinés aux riches amateurs.
Le soir même, dans l'avion qui me ramenait à Toulouse, lisant « Le Monde », j'appris que Luc Bérimont venait de décéder.

Par la suite, je n'ai jamais honoré ma promesse de proposer à Caractères la publication de mes prochains recueils. Ce que je regrette d'autant plus que le « parisianisme » qui était attaché à Caractères en ce début des années 80 où la décentralisation culturelle était un slogan qui faisait rage, en particulier dans les milieux occitans, perdait son sens puisque des poètes du Sud publièrent à Caractères , tel Gilbert Azam - cher à notre confrère l'abbé Meyer - qui fit paraître son recueil « Noces d'Occitanie ».

Aujourd'hui, c'est l'épouse de Bruno Durocher Nicole Gdalia qui a repris Caractères qui a abandonné sa presse au profit d'une impression moderne de ses ouvrages.

L'œuvre de Bruno Durocher a pu être rassemblée par sa veuve elle-même, professeur d'université et poète, et publiée sous sa direction et celle de Xavier Houssin, en quatre épais volumes aux éditions Caractères.

En 2006, un hommage lui a été rendu à la B.N.F. pour le dixième anniversaire de sa mort.
En 2019, un colloque sur Bruno Durocher réunit chercheurs et auteurs.

J'ai invité Nicole Gdalia à venir présenter un film sur Bruno Durocher et à parler de son œuvre à la Maison de l'Occitanie à Toulouse. La salle accueillit une soixante de personnes.
Peu d'années plus tard, pour la parution de l'œuvre complète de Bruno Durocher, Nicole Gdalia revint à Toulouse à Ombres Blanches pour la présentation au public. La salle était quasiment vide.

Grâce à la publication complète de ses œuvres par Caractères, l'héritage laissé par ce grand poète Juif, Polonais, qui a pris pour patrie la langue française, est sauvé. Il reste maintenant à le faire découvrir au grand public pour qu'il occupe la place qui lui revient dans l'histoire de la poésie du XXème siècle.

La poésie de Bruno Durocher n'est pas une poésie hermétique, ni usant des vieilles ficelles du surréalisme, encore moins une poésie de vocifération partisane comme aiment aujourd'hui les éditeurs notoires français, il s'agit d'une poésie vécue par un homme qui a connu la pire absence d'humanité, y a survécu et s'est sauvé par son élan poétique conservé de l'adolescence et dirigé vers Dieu.

La poésie de Durocher est une poésie mystique mais dans une langue simple, familière, immédiatement accessible.

En 1990, il écrit : **« L'homme a toujours le désir d'aller voir au dehors / le vol était son rêve / pourtant la terre elle-même reste encore inconnue / Nous prolongeons nos doigts jusqu'à gratter la lune / demain peut-être Mars / mais l'espace spirituel reste abandonné / il ne s'est pas élargi / peut-être même rétréci / nous ne savons pas exactement qui nous sommes et quel astre est la terre / Ce rêve de voler sous les paupières de Dieu ... »**

Mais qui était Bruno Durocher ?

Voici qu'il résume sa vie en quelques vers dans son recueil **« Le temps de l'ombre »** :

Après avoir troué le ventre de la femme qui fut ma mère
on baptisa mon corps et on lui donna un nom
à quinze ans ma chair a reçu le signe d'alliance
et elle commença à porter le malheur et les misères du monde
à vingt ans elle a traversé la gorge de l'épouvante
la mort avait un décor allemand

à vingt six ans j'ai placé mon pied sauvé mais faible sur le sol
sur le sol enfin libre de Paris
et j'ai nourri alors beaucoup d'ambition
je me voyais grand dans cette ville
célèbre invité écouté
et j'ai oublié la clarté du fond
cette lumière immobile de la lucide inspiration
j'ai erré dans la vie extérieure
je me suis identifié avec le corps qui vit à l'extérieur de moi-même
j'ai oublié ma conversation avec l'Eternel
sa dernière syllabe n'est pas arrivée jusqu'à la membrane de mon oreille
j'ai désiré la puissance de mon corps
et dans ce siècle la puissance étant l'argent
j'ai bravé la fortune
mes doigts se sont crispés autour de mon désir
j'ai fondé une entreprise qui marcha mais pas aussi vite que la fantaisie
et mon haleine devenait de plus en plus inquiète
aveugle je me suis livré aux mains des usuriers
leurs ongles furent implacables
leur visage au seul sentiment du profit
mes dettes m'ont cerné comme des serpents aux mille têtes

je suis entré en conflit avec la loi
j'ai fui j'ai fui - ô malédiction de la peur

je suis revenu au pays qui a bercé mon enfance
et fut erreur il ne faut jamais revenir nulle part
il faut toujours avancer

je l'ai payé ce retour
je l'ai payé cette faillite de ma force à Paris
je la paye encore
névrose maladie de l'estomac tristesse des yeux
esclavage de la parole
mais au fond de quoi je vous parle
***
Que nous apprend ce poème ?

Qu'il est le fils de sa mère, le père est absent du poème et pour cause : Bronisław Kamiński est né à Cracovie le 4 mai 1919 de mère juive, et de père qu'il ne pouvait connaître car il est mort sous l'uniforme autrichien à la fin de la Première Guerre Mondiale. Le nouveau-né a été baptisé comme il l'énonce dès le deuxième vers : « on baptisa mon corps ». L'emploi du pronom on est significatif d'une volonté subie. C'est sa mère qui a caché ses origines juives à son fils et l'a fait élever dans la religion catholique. L'antisémitisme régnait déjà avec force et elle voulait l'en protéger, faire de son fils un Polonais fondu dans la population catholique qui dominait le pays.

C'est à quinze ans nous dit ce poème que Kamiński « a reçu le signe d'alliance », c'est-à-dire qu'il a été circoncis pour épouser la religion juive.

En effet, il a éprouvé une violente colère, le conduisant à la révolte quand il a appris que sa mère lui avait menti. Se sentant floué, il va fuguer, quitter le confort de la maison maternelle, vagabonder et travailler dans une imprimerie, une usine à dragées, abandonnant un temps ses études au lycée.
Cependant son judaïsme va céder un temps la place à un engagement politique aux côtés des communistes, engagement qu'il reniera fermement plus tard. Mais, très vite, il se découvre une identité supérieure, celle-ci ne le quittera jamais : sa vocation de poète.

Il publie **« Contre »** en 1937 et **« Les Chants d'un barbare »** en 1938. Il est immédiatement remarqué par la critique, alors qu'il n'a que dix sept ans, qui l'appelle **« le Rimbaud polonais »**. Mais cet avenir littéraire auquel il a cru, va s'interrompre brutalement.
En 1939, au mois de septembre, il est à Gdansk avec un groupe de jeunes gens quand l'armée allemande envahit la Pologne.
Les Allemands arrêtaient alors systématiquement tous les jeunes hommes en état de combattre. C'est ainsi qu'il fut amené prisonnier avec ses camarades. C'est ainsi aussi que se brisent tous les espoirs littéraires de Kamiński. Pourtant, sans la guerre le succès lui tendait les bras. Il était étudiant en philosophie à l'université de Cracovie et donnait des leçons particulières pour vivre. Il fréquentait le théâtre et lisait ses poèmes dans son cercle d'amis qui comptait parmi eux Karol Joseph Wojtyla, alors

jeune poète qui deviendra le pape Jean-Paul II. En 1979, se souvenant de cette époque, il écrira à son ami Karol Wojtyla ce poème :

Lettre à Karol Wojtyla

J'évoque Cracovie 1937
nous étions jeunes et vigoureux
nos songes et nos désirs s'élançaient comme des coureurs sur le stade
tous les possibles s'offraient à nous

mémoire-toi « Stary teatr » « Sala Saska »
nos soirées poétiques nos jalousies et notre solidarité
jeunes poètes, musiciens et acteurs nous frappions à la porte de la vie
puis les années de ténèbres sont venues
la botte allemande a tordu nos sourires
le pianiste Kuba Weizmann a eu les doigts brisés avant d'être tué
les traîtres Kalamacki et Porembski ont été supprimés
par la Résistance
Holuj et moi avons été déportés
Walasinski, Alicja Orkan, Chorbacki ont disparu dans la tourmente
la ville se terrait
le quartier Kazirmierz se vidait de sa population
un tiers des citoyens de Cracovie ont été massacrés
parce qu'ils étaient juifs
notre ville suffoquait dans la douleur et l'impuissance
une tempête de sang et de souffrances a traversé nos vies
nous mourrions pendant six années de guerre

délivrés par l'armée rouge
la domination d'une doctrine et d'un Etat étranger est devenu notre partage
l'histoire du pays s'écrivait d'une main qui n'était pas la nôtre
le peuple de la Bible a disparu de nos rues
Holuj et Kwiatkowski sont devenus des écrivains communistes
tu es devenu prêtre, évêque, cardinal et enfin le pape
une vedette sur cette scène de théâtre qu'est la vie sur la terre
le spectacle est ignoble car les êtres se dévorent pour vivre
le fort piétine le faible
maintenant les photographes guettent chacun de tes gestes
tu es l'idole des foules
partout où tu vas les multitudes te saluent
tu joues ce rôle entouré de confort et de soins
quand tu marches le tapis est moelleux sous tes pieds
moi je suis devenu juif plongé dans l'interrogation du monde
dans la recherche de Dieu contraire de la création éphémère
où existent les papes, les présidents, les rois, les riches et les pauvres

nous sommes deux fils de Cracovie
deux hommes aux antipodes de la réalité
séparés par le texte de la pièce
inévitablement unis dans la mort

***
Mais revenons à 1939. Il est arrêté comme communiste. Celui qui l'enregistre, un prisonnier polonais le reconnaît et l'inscrit sous une fausse identité Ernest Zrogowski qu'il gardera pendant six ans dans les camps et qui lui a sauvé la vie.
Conduit au camp de Struthof en Prusse orientale, il est ensuite acheminé en novembre 1939 au camp de Sachsenhausen en Allemagne près de Berlin et définitivement à Mauthausen-Gusen où il a été libéré le 4 mai 1945. La veille, il avait vingt six ans. Ses six années passées dans la terreur et la barbarie des camps le marqueront au fer rouge.
Il écrit dans **« A l'image de l'homme »** :

**Le train s'arrêtait. Les cris grandissaient. Des femmes, des enfants, des hommes sautaient des wagons, traînant des valises avec tous leurs biens.
Des cris déchiraient l'atmosphère.
Parfois des bébés criaient encore.
Alors les soldats les prenaient par les pieds et écartelaient leurs membres.
Un officier ramassait l'or et les bijoux dans une serviette et déposait le tout à la Kommandatur pour la gloire de la nation.**

Des milliers de convois périssaient dans cette bataille, la plus sanglante de l'histoire humaine.

L'odeur de sang monte. La mort. La mort. Les médecins font des expériences sur les corps, violant la nature. On brûle les nouveau-nés. Des wagons plein de cheveux de femmes arrivent aux usines de textiles. On change la mort en vêtements, en savon, en engrais.

Beaucoup de prisonniers trouvaient un asile près des fils de fer barbelés chargés d'électricité. C'était leur chanson d'adieu que souvent le coup de feu d'une sentinelle terminait. [...] Bientôt il y eut des dizaines, des centaines, des milliers de cadavres, alors on comprit que les barbelés enfermaient une autre dimension de la réalité.

La plus grande hallucination humaine entre dans la vie et dans la réalité...

Le long des chemins marchent des chaussures sans hommes, la vie sans vivant.

**Et ce fut le fond du sadisme humain.
Et ce fut un théâtre où se jouaient la folie et la haine. Les humains déchaînés et libres dansaient parmi les mourants.**

**Le sang couvrait le visage de l'Europe.
L'homme blanc écrivait son histoire.**
***

« La mort avait un décor allemand » écrivait-il dans le poème lu au début de mes propos, ce poème qui résume sa vie.

Six ans de camp ! A sa libération, à 4 jours de l'armistice, il apprend que toute sa famille a été exterminée, que le retour à la vie en Pologne lui est impossible. Il considère alors la Pologne pour lui comme une nation morte.

Je laisse ce témoignage de ma jeunesse transpercée par l'angoisse
et finalement suppliciée dans la chambre de tortures de l'histoire
la mort visitait ma vision
tous les miens sont ensevelis dans les sables de la tourmente
ma mère mes tantes mes oncles toutes mes sœurs et tous mes frères
sont morts sur la montagne du châtiment
le grand guerrier allemand marchait et tuait
ma peur avait les yeux écarquillées de folie
mon peuple payait sa contribution séculaire à l'œuvre de Dieu
tout un monde se mourait
c'était la fin
c'était la fin du monde

Et quand le monde fut consumé
quand je me suis trouvé seul sur les décombres
sans force pour accomplir le choix et aller vers la terre d'Abraham Isaac et Jacob
la langue polonaise qui fut la langue de mon enfance et de ma jeunesse
agonisait en moi
mon peuple mort ne parlait plus
mon seul langage audible fut le silence de l'Eternité et mes propres sanglots
ma ville natale est devenue un cimetière sans tombes
où les ombres racontent encore l'histoire d'un peuple qui fut et
qui n'est plus

Qui suis-je pour durer après la disparition des miens
le monde sinistre et sans tendresse achevait la démolition de mes illusions
aucune parcelle du passé ne me donnait d'abri
la Pologne est morte en moi emportée par le souvenir de mes morts
la langue polonaise est morte en moi avec l'image de ma mère
violentée et assassinée par les paysans
car elle était Juive ma mère

L'histoire des hommes tourne des pages pleines de catastrophes
comme si le destin de l'homme était de tuer et de souffrir
sans rémission

Ne permettez pas aux enfants de sourire
car nous sommes en deuil
nous sommes en deuil des cadavres multiples et de l'optimisme
***

Après une tentative vaine de rejoindre les U.S.A. il choisit Paris comme terre d'exil. Ecoutons le récit de son arrivée dans **« Le Livre de l'homme »** ; il parle de lui à la troisième personne :

« Il arriva à Paris dans un wagon à bestiaux [...] / Au centre de l'accueil des déportés revenant de captivité, il reçut du linge et des vêtements / et malgré sa

maigreur et malgré ses yeux où se reflétaient encore le cauchemar, / ce nouvel accoutrement le fit ressembler aux autres hommes. »

Le 30 juin 1945, il lui est délivré le statut de déporté politique. Il ressent alors la culpabilité inhérente à tout survivant **:**
« Qui suis-je pour durer après la disparition des miens / le monde sinistre et sans tendresse achevait la démolition de mes illusions / aucune parcelle du passé ne me donnait d'abri ... »

Moi sauvé de la mort ressuscité miraculé
moi le survivant solitaire de la fin du monde
je crie aux hommes :
arrêtez votre marche
tournez-vous vers l'autre côté de l'existence
où la paix du Saint Béni soit-il seule existe

Quand le silence fut sur les cendres de mon monde
j'ai tâté mon corps sans croire qu'il existe
car il était composé des os et de la peau comme un squelette
habillé d'un drap
fantôme affamé sorti du fond du cauchemar
aux yeux marqués par l'épouvante

Mes pas se sont mélangés aux pas de la foule dans la grande ville
au bord de la Seine
j'ai été vêtu et nourri
j'ai recommencé à vivre
le verbe a de nouveau jailli de mon être
la langue de mon pays natal végétait en moi comme une mauvaise
racine
comme un souvenir qui revenait à la réalité
la métamorphose fut lente
j'ai parlé encore longtemps avec mes morts
mon passé formait mes mots
que voilà remémorés et rendus autres

Il me fallut pendant trois ans fouler les pavés de cette ville
pendant trois ans respirer la poussière de Paris
pour faire surgir mes pensées dans cette langue
et rendre indépendante ma parole
délivrée du passé qui restait derrière comme une pelote
coagulée de douleur
forme effroyable que la stupéfaction laissa au fond secret de mon
regard

Retrouverai-je un jour mon peuple mort sur la rive de la vie
je parle pour lui je grave son cri sur la face du monde
je suis son témoin
****

A Paris le Centre d'entraide national lui délivre ses premiers vêtements civils le 1er juin 1945 : un costume, des chaussures, des chaussettes, un caleçon. La Croix Rouge lui verse une bourse qui lui permet de louer une petite chambre dans le XII° arrondissement. Il est inscrit comme écrivain. Puis il est envoyé au sanatorium de Biviers près de Grenoble. Là, il se lie avec **Philippe Endelmann**, philosophe et économiste, et de retour à Paris noue une relation amoureuse avec la fille de son ami, Marie. Il l'épouse en 1947, ils ont un fils prénommé Philippe comme son père, qui deviendra un avocat pénaliste. Il vit - très mal - de petits boulots, « presque clochard » dit-il, mais suit des cours de hindi aux langues orientales et de sanscrit au Collège de France. Un temps il est fraiseur dans une usine du 13° arrondissement. Mais il est dévoré par l'ambition littéraire qui avait porté ses fruits en Pologne.

En 1949, il décide d'être un poète français.
Il prend pour nom Claude Bruno Durocher. Claude car c'est le prénom d'un camarade mort dans ses bras à Mauthausen, le reste est la francisation de son nom. Rocher est aussi une référence à la désignation de l'Eternel dans les psaumes :
« L'Eternel est mon Rocher ».
« Et je sais que le courant qui porte ma vie à travers les images est défini comme les formes d'un rocher ... »

Sous ce nom français, il publie chez Seghers son premier recueil en français :
« Chemin de couleur ». C'est le succès. Il reçoit les louanges de Blaise Cendrars, de Paul Eluard qui lui écrit : « Vous êtes l'un des nôtres », de René Char, d'Alain Bosquet, de Pierre Jean Jouve et de Pierre Reverdy qui constate et lui écrit :
« Depuis de nombreuses années, je n'ai plus ressenti un climat aussi fraternel, aussi proche que dans vos poèmes. »
Jules Supervielle, Pierre Albert-Birot et Robert Sabatier deviennent ses familiers. Il fait la connaissance de Jean Laugier son cadet de cinq ans à un repas de l'association « Pour que vive l'esprit » à Montparnasse. Mme Sauvage, l'âme de cette association voyant cette amitié naître, dit alors à Bruno Durocher : « vous qui cherchez du travail, pourquoi n'éditeriez-vous pas Laugier ? Trouvez une presse à bras et je vous l'offre. » Ce qu'elle a fait. Et c'est cette presse à bras à laquelle voulait m'initier Bruno Durocher en 1982.

Alors en 1950, avec Jean Follain, André Frènaud et Jean Tardieu, il fonde la revue de poésie contemporaine « des caractères » chez lui, en ce temps là au Perreux-sur-Marne. Mais très vite, à Paris dans le XX° arrondissement il crée les éditions Caractères et la revue de poésie devient « Caractères ». Il publie son recueil **« Carrousel épouvantable »,** une « dizaine d'illuminations » au sens rimbaldien et est remarqué par Jean Rousselot - qui fut mon mentor en poésie - qui écrit **: « Bruno Durocher est nourri, gorgé de cet aujourd'hui « épouvanté, épouvantable » où le poète se promène comme un funambule amer dont nul ne voit les pieds en sang. »**

Grâce à Claude Couffon il publie des inédits en France de Federico Garcia Lorca et crée une collection Hispano Américaine.

En 1951, il se sépare de Follain, Tardieu et Frénaud, dirige désormais et pour toujours, seul, Caractères. Il publie à côté des grands poètes du siècle, ses propres recueils **« Morceau de terre », « La forme du jour ».**

En 1952, avec Alain Bosquet, Robert Sabatier et Claude Vigée il crée le « Premier Congrès International de Poésie de Paris » avec cette profession de foi **: « Sortez de vos chambres, abandonnez vos habitudes, déchirez votre vie matérielle et vous rencontrerez la poésie, chemin de salut. »**

En 1953, Durocher publie **« La Foire de Don Quichotte »**, texte à l'origine écrit en polonais mais disparu dans la tourmente de la guerre, réécrit de mémoire. Jean Pomier qui fut l'ami de Camus avant de se fâcher avec lui et exilé d'Algérie vécut et mourut à Toulouse - et qui nous recevait chez lui Michel Eckhard et moi - écrivit alors d'Alger à propos de ce Don Quichotte **: « Je renouvelle ici qu'il faut accorder une attention particulière à l'intervention de cet écrivain dans le ring littéraire. »**

La presse à bras ne cesse de fonctionner et les succès s'enchaînent. En 1955 avec Alain Bosquet il fonde le revue « Planètes ». On y lit Pierre Emmanuel, Pablo Neruda, Paul Valery etc.
Durocher publie **« Vie du morosin »** de **Jean Cassou** un fidèle ami. Il publie « Les yeux chimères » de Bernard Noël, « Manifeste d'un art nouveau, la polyvision » de Nelly Kaplan. Bref, tous les grands noms de la poésie du XX° siècle comme Tristan Tzara, Charles Le Quintrec et Cocteau par exemple sont publiés par Caractères.

Quant à lui, son œuvre poétique jouit d'une forte reconnaissance. Alain Bosquet qui régnait déjà sur la poésie en 1958 écrit dans le journal Combat : **« Bruno Durocher gifle ses lecteurs magistralement, il importe peu de savoir s'il écrit un poème, s'il construit une parabole, s'il se confesse par le récit d'un souvenir personnel ou si, s'abandonnant au plaisir tourmenté de l'écriture, il compose tout simplement un poème. »**
C'est donc une période faste pour lui, devenu célèbre dans le monde littéraire comme il le fut d'une façon éphémère en Pologne.

Alors, il décide en septembre 1958 de revenir dans son pays natal invité par le ministre polonais de la culture qui fut un camarade de lycée. Il voulait mettre sur pied une anthologie de la poésie polonaise.
Il est reçu avec faste. Mais nous sommes dans la Pologne communiste. Très vite son ami ministre est destitué. On oblige Durocher à assister à une visite officielle d'une usine d'armement. C'était un piège qui illustre bien la grande perversité du régime communiste. En effet, il est devenu détenteur de secrets d'Etat. On lui confisque son passeport. Il ne peut plus retourner en France. La Pologne fait valoir qu'il n'a pas reçu l'allégeance de son pays d'origine lors de sa naturalisation française. Il est cantonné à Varsovie, travaille comme traducteur à une agence de presse, écrit des poèmes. A Paris, Caractères périclite et sa femme, Marie, obtient le divorce en 1959.

En 1960, il publie en Pologne sous son nom polonais **« Conversation avec le temps »** et c'est encore un succès. Mais ses propos sont déformés par la propagande et il ne peut se résoudre à rester en Pologne où les intellectuels sont bâillonnés et utilisés malgré eux.

En 1961, connaissant la littérature africaine pour avoir édité certains auteurs à « Caractères » il se consacre à une anthologie de la poésie africaine. On le nomme

directeur des Editions du Commerce extérieur. Il faut attendre 1964 pour que paraisse l'anthologie. De nouveau c'est un succès. Il est invité au Mali.
En janvier 1964, il se rend à l'invitation, rejoint Rabat. Des poètes marocains, dont Jules Tordjman lui paient le billet d'avion pour Paris. Il atterrit à Orly le 20 janvier 1964.
Mais Caractères a été mis en faillite. Des dettes accumulées pendant ses six années d'absence ont entraîné une condamnation par contumace. Il est écroué à la Santé, douloureuses réminiscences. Il est détenu quatre mois mais doit payer une amende d'un million d'anciens francs.

En 1965, il parvient à payer cette amende en publiant chez Albin Michel **« La Guerre secrète du rire »** des anecdotes sur le régime communiste.

Exemple du contenu de ce livre :
Quelles sont les conditions nécessaires pour être admis au syndicat des écrivains ?
- Publier un livre et dénoncer deux camarades.
Quel est le meilleur chemin vers le socialisme ?
- Le plus long.

En 1966, il publie le n° 1 de la nouvelle série de la revue Caractères. On y retrouve Jean Rousselot.

En 1967, Durocher termine « Livre de l'Homme » dans lequel il relate les épisodes de sa vie. Le manuscrit est refusé par l'éditeur Robert Kanters qui s'en explique en ces termes : **« C'est probablement un chef d'œuvre, mais l'écriture en est si poétique que j'ai du mal à le classer.** »

En mai 1968, il rencontre Nicole Gdalia chez Marguerite Grépon ; ils se marient en octobre. Caractères publie « Poèmes de la Révolution - mai 1968 » et « L'Etang » de Jean Rousselot, poèmes illustrés par Roger Toulouse.

Dans les années soixante dix, et les suivantes Caractères publie les grands poètes de cette période dont Yvan Goll avec des lithographies de Sonia Delaunay. Il publie aussi un petit livre de lui, Bruno Durocher : **« Effacement du cercle »** loué par Pierre Emmanuel et une anthologie de la poésie polonaise du XX° siècle : **« Chants de Pologne ».**

En 1973, il installe Caractères dans sa Galerie-Librairie, 7 rue de l'Arbalète dans le 5° arrondissement, avec son imprimerie dans la pièce arrière. Il y multiplie les rencontres et les publications.

En 1981, lui est décerné le Grand Prix de poésie du Mont-Saint-Michel pour l'ensemble de son œuvre. Il se rend à la cérémonie de la remise du prix avec Claude Couffon.
Jorge Semprun lui rend visite à la galerie. C'est une discussion intense mais ils sont d'accord sur l'essentiel. Les éditions multiplient les parutions dont celle de Gilbert Azam « Noces d'Occitanie ». Jacques Chirac, maire de Paris lui remet la médaille de la Ville.

En 1996, son fils aîné (de sa première épouse) David-Olivier Kaminski prête serment à l'Ordre des Avocats, et Jérémie, le cadet (fils de Nicole Gdalia) est diplômé de l'Ecole des Mines de Paris. Mais Bruno Durocher, bien que comblé est de plus en plus fatigué. « Je n'ai plus de force » disait-il.
En 1994, il avait publié un recueil de poèmes assez sombres ayant pour titre **« Etranger »**. On pouvait y lire ce poème désespéré :

Le tumulte de ma voix s'arrête
désormais le silence se posera sur ma bouche
le goût amer reste figé sur ma langue

Toutes les ambitions de la jeunesse gisent non réalisées
un homme malade et sans forces a remplacé le conquérant
l'adversité a eu raison de mon élan
je commence à mourir
je passerai comme chaque forme qui évolue sur l'écran de la vie
aucun souvenir ne restera de mon passage parmi les humains
Tout sombre dans le néant.

Il nous appartient aujourd'hui de faire mentir cette noire prophétie et de perpétuer le souvenir de Bruno Durocher qui a succombé au matin du 9 juillet 1996 à une crise cardiaque. Le 11 juillet, il fut inhumé au Mont des Oliviers à Jérusalem et sur sa tombe, Nicole Gdalia a fait graver ces quelques vers extraits de **« Kidoush Hashem »** un des recueils du poète :

« Seigneur ne quitte pas ma bouche
parle encore Seigneur et fais saigner la blessure de mon amour. »

Dans ce recueil « Etranger », son dernier, il pose la question sur le sens de l'écriture : **« Quel est l'intérêt d'une belle phrase / si elle ne conduit pas vers la Lumière ? »**

Après avoir fait le triste constat qu'il n'avait rien accompli comme il est dit dans le poème tout à l'heure lu, son identité le poursuit encore et le condamne :
« tu n'es pas des nôtres tu es Juif / de nouveau le monde attend l'incendie la violence et le meurtre. »

Nous y sommes.

****
Christian Saint-Paul